RIMES

DE

PÉTRARQUE

Traduction complète en vers

DES SONNETS, CANZONES, SEXTINES, BALLADES

MADRIGAUX ET TRIOMPHES

PAR

JOSEPH POULENC

Membre de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron

Deuxième édition, revue et corrigée

TOME PREMIER

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE IMPRIMÉS

BALE B ACQUISITION N° 2942

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXVII

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

A PÉTRARQUE

SONNET

Però mi dice il cor ch'io in carte scriva
Che in nulla parte si saldo s'intaglia.

SONNET XII, 4e PARTIE.

Pétrarque, tu l'as dit : les labeurs de la plume,
Par leur vaste puissance et leur diffusion,
Peuvent seuls arracher toute illustration
Au linceul de l'oubli qui tue et qui consume.

Le marbre ni l'airain, le burin ni l'enclume
N'auraient porté si loin ta réputation :
Cinq siècles sont passés, et chaque nation
Vient ici rendre hommage à ta gloire posthume.

Au printemps de ta vie, il te plut de chanter
L'étonnante beauté d'une austère maîtresse;
Tes vers nous l'ont dépeinte immortelle et déesse.

De là ton grand renom, que tu nous vois fêter!
Jamais la sombre nuit ne viendra sous son voile
Dans les siècles futurs éclipser ton étoile.

Ce sonnet a été fait à l'occasion des fêtes splendides qui ont eu lieu à Avignon et à Vaucluse le 14 juillet 1874, pour célébrer le cinquième centenaire de Pétrarque, fêtes auxquelles M. Eugène de Valady et moi nous avons eu l'*honneur* d'assister à titre de membres délégués de la Société des lettres, sciences et arts de l'Aveyron.

PRÉFACE

C'est au mois de février 1865 que parut mon premier essai poétique dans cette longue et difficile traduction, à laquelle j'avais consacré douze années au moins du travail le plus opiniâtre. Si j'en risquai la publicité, que je redoutais tant et avec juste raison, ce fut sous la pression trop bienveillante de l'illustre Sainte-Beuve, qui pendant plusieurs mois conserva mon manuscrit entre ses mains. L'avait-il longuement ou suffisamment parcouru pour le juger à fond? Je me suis souvent permis d'en douter, car je n'oserais croire qu'un écrivain aussi éminent ne m'eût pas conseillé de m'abstenir, ou tout au moins de re-

mettre mon œuvre sur le métier. Depuis cette époque, sans avoir la prétention de faire un travail irréprochable, j'ai voulu savoir jusqu'à quel point je pourrais l'améliorer, en attaquant de front les nombreuses imperfections qu'il renfermait. On voudra bien reconnaître, je l'espère, que mes efforts ont produit quelques bons résultats. Le travail que j'avais entrepris fut qualifié de travail d'Hercule par plusieurs savants maîtres, et entre autres par Jules Janin. Je me suis imposé, en effet, la tâche bien lourde de reproduire en français les rimes complètes de l'immortel Pétrarque, c'est-à-dire non-seulement les sonnets, mais encore les canzones, les sextines, les ballades, les madrigaux et les triomphes. Les triomphes ont été fort peu reproduits jusqu'ici en français, et je ne pense pas qu'ils l'aient été en vers. On ne sera pas surpris quand je dirai que la tâche la plus ardue consistait dans l'interprétation de la pensée du grand poëte, si difficile à exprimer en français d'une manière claire et intelligible, qui donne en même temps comme une photographie de ce chef-d'œuvre. Contre cette difficulté on a vu lutter un essaim de valeureux savants italiens, et la solution du problème n'a pas été la même pour tous. Ce sont les nombreuses études des Bembo, des Muratori, des

Lelio, des Castelvetro, des Tassoni, des Velutello, des Boccadelli et de tant d'autres, mais surtout du plus lumineux des interprètes, le savant napolitain Leopardi, qui m'ont servi de guides dans ce dédale intellectuel. Je ne croirai pas trop me flatter en disant que je suppose être parvenu aussi près que possible du double but que je m'étais proposé, de rendre dans sa plus grande exactitude et dans sa plus grande lucidité la pensée d'un auteur aussi mystique.

Arrivé à ce résultat, j'ai pensé que mon travail pouvait intéresser les personnes qui désirent connaître et apprécier les œuvres si peu connues, surtout sous leur véritable jour, de cet incomparable poëte, où l'on voit éclater un amour si pur et si chaleureux, un sentiment religieux si profond et des élans patriotiques inspirés par le désir de voir son pays affranchi du joug de l'étranger.

On a reproché à Pétrarque d'être tombé dans les répétitions, dans les redites... Est-il donc surprenant que l'effervescence d'une passion si vivace et si profonde, que son amour insatiable et jamais satisfait, ramènent parfois sur ses lèvres les mêmes élans de délire et d'admiration? N'est-il pas naturel qu'une souffrance sans trêve et sans fin provoque

le retour des mêmes plaintes, des mêmes peintures, des mêmes transports?

En faisant une traduction la plus fidèle possible, je ne me suis pas laissé effrayer par la sentence terrible de Voltaire, qui crie : « Malheur aux faiseurs de traductions littérales! » Le système de traduction libre, qui avait les préférences du patriarche de Ferney, a paru bon aussi à l'abbé de Sade, qui le suivit; il confesse néanmoins que sa traduction n'est à ses yeux qu'une mauvaise copie d'un bon tableau, qu'une copie donnant une idée trop légère de l'original. Et, en effet, quiconque lira les poésies de ce docte abbé verra qu'il dit vrai, et que sous aucun point de vue elles ne ressemblent en rien aux poésies de Pétrarque.

Touché de ces sages et franches observations de l'abbé de Sade, observations dont aurait dû tenir bon compte un traducteur moderne des sonnets de Pétrarque qui reproduit par parcelles les savants mémoires de cet abbé, je me suis fait une loi de m'identifier profondément avec le poëte italien, cherchant à pénétrer sa pensée la plus intime, et, tout bien pesé et bien examiné, de la développer avec toutes ses ressources, qui sont suffisantes pour satisfaire les exigences mêmes de la rime, à

peu d'exceptions près. De ce travail, fait avec maturité, doivent nécessairement résulter les avantages qu'on est en droit d'attendre de la reproduction d'une belle peinture, d'une belle poésie.

Maintenant, quelles sont les conséquences de la liberté illimitée, ou plutôt de la licence? Les barrières étant franchies, le caprice domine en maître; il dicte ses arrêts, et de là de fausses interprétations, des contre-sens, des vers entiers ajoutés ou supprimés, des chevilles, des queues de phrases parasites qui arrivent complaisamment pour satisfaire une impérieuse nécessité, pour remplir des vides; un luxe immodéré d'épithètes pour produire cette richesse tant vantée de la rime. En parcourant le premier volume de la susdite traduction des sonnets de Pétrarque, j'ai pu me convaincre surabondamment de ces abus poussés à l'excès. Le lecteur qui aura par hasard sous la main ce volume jugera, en voyant les rimes féminines des sonnets 9, 25, 48, 59, 74, 119, 143, 157, et de tant d'autres, combien il a fallu torturer la pensée pour obtenir un si brillant résultat, car pas une de ces rimes ne ressort du texte même. Un semblable travail pourra parfois flatter l'oreille, mais ne sera jamais qu'une œuvre bâtarde et méconnaissable,

si on la compare à l'original. N'est-ce pas le cas de répéter : *Traduttore, traditore!!!*

Toute personne familiarisée avec la langue italienne qui voudra comparer les sonnets de ma présente édition et ceux de M. Philibert Leduc, le traducteur lauréat, avec le texte italien, se convaincra aisément qu'il n'a souvent ni compris ni reproduit l'œuvre immortelle de Pétrarque, qu'il a affublée d'une quantité d'oripeaux de son invention. Pétrarque, je n'en doute pas, le renierait pour son interprète. M. Leduc, après avoir parcouru mon premier travail, dont il a retiré de grands profits, faciles à constater, m'a gratifié de deux qualifications brutales. Il me paraît étrange qu'un savant de sa trempe ait osé me faire de nombreux emprunts, pour ne pas me servir d'un terme plus caractéristique. Voilà pourquoi, sans nul doute, sa brillante traduction, qui aurait dû paraître en 1874, époque à laquelle avait déjà paru la mienne, dont il put prendre connaissance à son aise; voilà pourquoi, dis-je, son prétendu chef-d'œuvre, dont l'enfantement a été si laborieux, n'a commencé à voir le jour qu'en la présente année 1877.

L'édition italienne que j'ai suivie pour ma traduction est celle de Lemonnier, de Florence. C'est,

sans contredit, la mieux coordonnée, grâce aux soins du professeur Marsand[1].

Chaque sonnet ou chaque canzone porte en tête le premier vers du sonnet ou des canzones correspondants de Pétrarque, ce qui facilitera la confrontation avec le texte italien.

A la fin de cet ouvrage, j'ai cru devoir reproduire quelques-unes des nombreuses poésies qui ont été recueillies à l'occasion de la fête séculaire de Pétrarque, parmi lesquelles se trouve le sonnet 12 de la 2me partie, traduit en patois provençal par le célèbre poëte Frédéric Mistral, traduction qui est en parfait accord avec la mienne.

---

1. Le texte italien se trouve à Paris, rue Cujas, 9.

RIMES

DE

PÉTRARQUE

NOTICE SUR PÉTRARQUE

PAR LUI-MÊME

Extraite de ses œuvres latines et traduite en italien par M. le professeur MARSAND

Peut-être avez-vous entendu parler de moi, quoiqu'il soit permis de douter que mon nom si obscur et si petit puisse traverser le temps et l'espace. Peut-être désirez-vous savoir ce que j'étais et quel fut le succès de mes œuvres, de celles surtout dont le renom est parvenu à vos oreilles, ou de celles dont vous connaissez à peine le nom. Sur les premières, les opinions des hommes seront bien diverses, parce qu'en résumé chacun n'écoute que son goût, et non les inspirations de la vérité, et qu'on ne sait mettre des bornes à l'éloge ou bien au blâme.

Comme vous je fus mortel, homme de peu de valeur, issu d'une ancienne famille, qui, comme l'a dit César Auguste de sa propre origine, n'était ni dans les premiers ni dans les derniers échelons de la société. J'étais né bon et modeste, mais le contact du monde me fut nuisible. J'écoutai les séductions de l'adolescence, les entraîne-

ments de la jeunesse ; plus tard, la vieillesse me modifia, car elle m'apprit par l'expérience ce que j'avais lu depuis longtemps, à savoir que l'adolescence et les plaisirs ne sont que vanité. Mais ce fut encore moins à la vieillesse que je dus cette leçon qu'à celui qui a fait le temps et les siècles, qui permet parfois aux mortels de s'égarer dans leur fol orgueil, voulant néanmoins qu'avant de franchir le seuil de cette vie le souvenir de leurs erreurs passées les contraigne à se reconnaître eux-mêmes.

Dans ma jeunesse, mon corps ne fut point d'une grande vigueur, mais d'une grande dextérité ; et, sans vouloir me glorifier, mes formes, quoique n'étant pas supérieures, avaient pourtant quelque chose qui savait plaire. Bien jeune encore, j'avais déjà quelques cheveux blancs sur ma tête. Cette blancheur précoce de ma chevelure, survenue, je ne sais comment, à l'époque où ma barbe était naissante, donnait, au dire du moins de quelques personnes, une certaine dignité et une grâce peu commune aux traits adolescents de mon visage ; la blancheur de mes cheveux était pourtant loin de me plaire, car elle formait un singulier contraste avec mon air jeune, dont j'étais si flatté.

Mon teint était frais, mes yeux vifs, et ma vue fut bien longtemps très-pénétrante ; mais, contre mon attente, elle s'affaiblit tellement après ma soixantième année qu'à mon grand regret, je dus recourir aux lunettes. Vint ensuite la vieillesse, et mon corps, qui jusque-là était resté parfaitement sain, fut assailli des infirmités qui lui servent d'escorte.

Que ceux maintenant qui ne dédaigneront point de connaître mon origne sachent qu'en l'an 1304 de la naissance de Jésus-Christ, en qui j'ai mis toute mon espérance, le lundi 20 juillet, sur le point du jour, je naquis dans l'exil, à Arezzo, de parents honnêtes, originaires de Florence[1], d'où ils étaient bannis. Leur fortune était médiocre, et, à dire vrai, tout près de la pauvreté. Je ne fus personnellement jamais bien riche ni bien pauvre.

1. Son père était notaire en cette ville avant son exil.

La nature du riche est telle que plus il s'enrichit, plus la soif des richesses va en augmentant, et plus aussi la pauvreté. Je ne fus point atteint de ce mal: mon aisance ne fit jamais accroître mes désirs ni diminuer ma tranquillité d'esprit; je suis même porté à croire qu'il en eût été autrement si j'avais possédé de grandes richesses. Comme tant d'autres, j'aurais été probablement leur esclave. J'en fis peu de cas, non parce que je n'appréciais pas leur valeur, mais à cause des inquiétudes et des préoccupations qui en sont les compagnes inséparables, et non à cause du tracas qu'elles peuvent occasionner par la faculté qu'elles donnent de faire de somptueuses dépenses. J'ai vécu de peu, sans aucune recherche et plus gaiement que tous les successeurs d'Apicius avec les mets les plus exquis. Les festins, quoique ainsi nommés, n'en sont pas moins des gloutonneries, ennemies de la modestie et des bonnes mœurs; ils ne furent jamais de mon goût, et d'inviter les autres, ou d'être invité moi-même pour cette fin, me parut une corvée. Je trouvais pourtant un grand charme à me voir à table avec quelques amis, et, quand il m'en arrivait, grande était ma satisfaction; jamais, selon mon désir, je ne prenais un repas seul. Que les plaisirs des sens n'aient eu aucun pouvoir sur moi, je ne saurais l'affirmer sans mentir; je dirai pourtant que, toutes les fois que je me suis laissé entraîner par la vigueur de l'âge ou de ma constitution, j'en proclamais la bassesse dans mon âme.

Dans mon adolescence, j'eus à soutenir les rudes assauts d'un amour bien ardent, mais unique et honnête; je les eusse même soutenus encore plus longtemps, si un cruel mais utile trépas n'eût éteint mes feux, qui commençaient à s'attiédir. J'aimai une dame qui, peu soucieuse des sollicitudes de ce monde, portait tous ses désirs vers le ciel. Son visage étincelait des rayons d'une beauté divine (si le monde peut offrir quelque chose de pareil); ses mœurs étaient l'honnêteté même, et ni sa voix, ni la puissance de ses yeux, ni son maintien, n'avaient rien de la nature humaine.

Je serai bref dans mon récit.

Je vis Laure pour la première fois dans mon adolescence, l'an du Seigneur 1327, le 6 avril au matin, dans l'église de Sainte-Claire, à Avignon, et cette lumière disparut de ce monde, dans la même ville, également le 6 du mois d'avril et à la même heure du matin, l'an du Seigneur 1348, pendant que j'étais à Vérone dans l'ignorance du coup terrible qui m'avait frappé. Le 19 mai de la même année, j'appris la fâcheuse nouvelle à Parme par une lettre de mon cher Louis. Le soir même de sa mort, son beau et chaste corps fut déposé dans un lieu à ce destiné, chez les frères mineurs, et son âme, j'aime à le croire, s'envola vers le ciel, d'où elle était descendue, comme Sénèque l'a dit de l'Africain. J'aimais la vertu de Laure qui vit encore, et ce n'est pas tant son corps que j'admirai, que son âme sublime et sa conduite exemplaire qui était pour moi celle d'un habitant du ciel. Rien, dans mon amour, ne fut honteux ni obscène, pas même blâmable, s'il n'eût été excessif. Je ne ferai même pas un mystère que le peu que je suis, je le dois à cette dame, et, si j'ai acquis quelque gloire, je n'y serais jamais parvenu par moi-même, si le germe microscopique de vertu que la nature avait mis dans moi n'avait été fécondé par ses nobles affections. Par elle mon cœur jeune et ardent sut éviter ce qui pouvait le souiller, et par elle il fut contraint à n'admirer que les choses célestes ; et n'est-il donc pas vrai que l'amour fait adopter par l'amant la manière d'être de la personne qu'il aime? Jamais médisant, quelque mordant qu'il fût, n'osa porter atteinte à sa réputation; jamais on n'osa dire qu'on eût vu quoi que ce fût de répréhensible, je ne dirai pas dans ses manières, mais même dans les inflexions de sa voix; à tel point que ceux qui n'avaient rien respecté dans leur critique n'eurent pour elle que respect et qu'admiration. On ne doit donc pas s'étonner si cette réputation si grande réveilla dans moi le désir d'une grande renommée, et me rendit douces les fatigues que je dus supporter pour y parvenir. Que pouvais-je donc, jeune comme j'étais, désirer plus ardemment que de lui plaire et de plaire à elle seule, puisqu'elle seule m'avait plu? Mais parlons d'autres choses.

Je connus des gens orgueilleux; quant à moi, je ne connus point l'orgueil, et, quoique je n'aie été qu'un homme de peu de valeur, je m'estimai toujours au-dessous de mon propre mérite. Ma colère me nuisit parfois, mais jamais à autrui. Très-désireux de posséder des amis honnêtes et sincères, ma fidélité fut grande pour les conserver. Je fus dédaigneux à l'extrême, mais franchement je m'en fais gloire, sachant que je dis la vérité, que j'oublie promptement les offenses, tout en conservant un persistant souvenir des bienfaits reçus. J'eus un tel bonheur à pénétrer dans la familiarité des princes et des rois et à conquérir l'amitié des grands personnages que je vis surgir autour de moi bon nombre d'envieux. Les plus grands rois de mon siècle m'honorèrent de leur amitié et de leurs faveurs. Pourquoi? je l'ignore: qu'on cherche à le deviner. Avec quelques-uns d'entre eux la familiarité était réciproque, et il n'en résulta pour moi aucun ennui de leur élévation, mais de grands avantages. Mon esprit était plutôt bon que pénétrant, et il fut apte à toute belle et salutaire étude, mais plus particulièrement porté vers la philosophie morale et vers la poésie. Je négligeai cette dernière dans la suite des temps, m'affectionnant davantage à la littérature sacrée, dans laquelle je savourais cette douceur mystique que je n'avais point ressentie dans le passé. La poésie ne fut plus dès lors pour moi qu'un ornement. Dans mes nombreuses études, je m'adonnai surtout à la connaissance de l'antiquité, car mon siècle m'a toujours déplu, et si l'amour de mes parents ne m'avait point inspiré des goûts contraires, j'aurais préféré être né dans un tout autre âge que dans le présent. Aussi fais-je en sorte de l'oublier maintenant, ne voulant fixer mon esprit que sur les âges passés.

L'étude de l'histoire eut aussi pour moi beaucoup d'attraits, mais je regrettais souvent de rencontrer des divergences, et dans le doute je m'en référais à la vraisemblance et à l'autorité des écrivains. Ma parole était claire et puissante, on l'a dit du moins; à mon avis, elle était faible et obscure. Dans la conversation avec des amis ou des personnes familières, je ne recherchai jamais l'élo-

quence, et je m'étonne que César Auguste s'y soit appliqué. Néanmoins, quand je crus que la chose, le lieu ou la personne à qui je parlais l'exigeaient autrement, j'y portai mon attention. Que ceux qui m'ont entendu disent à quel point j'ai réussi.

Je dirai maintenant comment ma fortune ou mon vouloir disposèrent de mon temps. A Arezzo, où je suis né, je passai à peine une année; les six années suivantes, dans la villa de mon père, à Ancise, quatorze milles au-dessus de Florence (à cette époque, ma mère avait été rappelée de l'exil); la huitième année, à Pise; la neuvième et les suivantes, dans la Gaule transalpine, sur la rive gauche du Rhône, à Avignon. Là, sur les bords de ce fleuve où les vents sont violents, je passai mon enfance sous la tutelle de mes parents. Toute mon adolescence fut donnée au culte de mes vanités, mais non sans de grandes variations. Je séjournai quatre ans à Carpentras, petite ville voisine d'Avignon, et dans ces deux villes j'appris un peu de grammaire, de dialectique et de rhétorique, autant que l'on pouvait à cette époque et comme on l'apprend dans les écoles. Le lecteur sera juge lui-même de ce que j'appris. J'allai ensuite à Montpellier, où je donnai quatre ans à l'étude des lois; puis, pendant trois ans, j'entendis à Bologne la lecture de tout le corps du droit civil. On a dit que j'aurais dû acquérir de grandes connaissances dans cette science si j'avais persisté; mais je partis. Aussitôt que je ne fus plus sous la tutelle de mes parents, je laissai là tous mes travaux scolaires. A l'âge de vingt-deux ans, je revins dans ma patrie (j'appelle ma patrie Avignon, où pendant l'exil j'avais séjourné depuis mon enfance, car l'habitude finit par se changer en une seconde nature). Là je commençai à être connu, et je fus recherché par de grands personnages. Quel en était le motif, j'avoue que je l'ignore, je m'en étonne même; mais alors je n'en étais nullement surpris, car, selon la coutume de la jeunesse, je me croyais digne de tout honneur. En premier lieu, je reçus le plus grand accueil de la noble et distinguée famille des Colonna, qui brillait à cette époque dans la curie romaine. Introduit dans cette

famille, l'illustre et incomparable Jacques Colonna, alors évêque de Lombez, homme tel que je n'en ai vu et n'en verrai jamais peut-être, m'emmena en Gascogne, sous les montagnes des Pyrénées, où je passai un été de paradis, tant le plaisir que j'y goûtai fut grand. A mon retour, je séjournai bon nombre d'années chez le cardinal Jean Colonna, et j'étais avec lui comme avec un père et un frère dévoué, en un mot, comme dans ma maison.

Mon ardeur juvénile me porta ensuite à voyager dans les Gaules et en Allemagne. Pour en obtenir l'autorisation, je prétextai auprès de mes supérieurs bien des motifs divers, quand mon désir de voir les pays et les choses était le seul vrai. Je m'appliquai tout particulièrement à l'étude des hommes et des coutumes. La vue du pays nouveau me charma, et de tous ceux que je vis, quelque beaux qu'ils fussent, je ne regrettai jamais d'être né sur le sol italien, et plus je m'en éloignais, plus mon admiration pour mon pays allait croissant. Dans mes voyages, je vis d'abord Paris, et je me complus à rechercher tout ce qu'on en disait de vrai ou de fabuleux. De là j'allai à Rome, que je désirais tant visiter depuis mon enfance. J'y trouvai Étienne Colonna, le père magnanime de cette grande famille. A la manière dont il me reçut, vous eussiez dit que j'étais l'un de ses fils. Son affection et son amour pour moi durèrent jusqu'au dernier jour de sa vie. Le souvenir que j'en conserve ne s'éteindra qu'avec moi, et peut-être après moi. Je quittai Rome, poussé par l'ennui, ma maladie naturelle, qui me prit dans cette ville comme partout ailleurs. Cherchant ensuite un lieu retiré où je pusse me réfugier comme dans un port, je choisis, à peu de distance d'Avignon, la petite, l'agréable, la solitaire vallée de Vaucluse, où prend sa source la Sorgue, la reine de toutes les sources. Enchanté par l'agrément du lieu, j'y fixai ma résidence avec tous mes petits livres. Là je composai ces chants vulgaires des peines de mon jeune âge, dont je rougis et me repens maintenant, mais qui pourtant, comme nous le voyons, plaisent si bien à ceux qui souffrent le mal que je souffrais. Il serait trop long de raconter tout ce que j'écrivis pendant de longues an-

nées. Le principal est que toutes les petites œuvres que j'ai faites et qui sont si nombreuses, je les pensai et je les transcrivis dans ce séjour.

Mais, comme mon corps, mon esprit eut plus de dextérité que de vigueur. L'aspect champêtre du lieu m'excita à écrire des vers bucoliques et deux livres de la vie solitaire à Philippe, homme si grand, alors petit évêque de Cavaillon, maintenant grand évêque de Sabine et cardinal: c'est le seul des hauts personnages mes amis qui survive aujourd'hui. Il m'aima et il m'aime encore comme un frère. Un jeudi de la semaine sainte, que je me promenais sur les montagnes, il me vint la pensée d'écrire un poëme héroïque sur les hauts faits de Scipion l'Africain, le premier nom qui, dans ma jeunesse, eut pour moi tant de charme et qui m'a tant émerveillé. Je me mis à l'œuvre avec une ardeur extrême, mais par diverses causes je fus contraint de l'interrompre. Je donnai le nom d'*Africa* à mon livre, qui fut, je ne sais par quel hasard, tant estimé, même avant d'être connu. Pendant mon séjour à Vaucluse, e reçus le même jour (chose étonnante à dire) deux lettres, l'une du sénat de Rome et l'autre du chancelier de l'Université de Paris, qui me sollicitaient de venir, l'une à Rome et l'autre à Paris, pour recevoir la couronne poétique de laurier. Ces lettres exaltaient mon jeune cerveau. Je me trouvais digne d'un tel honneur, qui m'était offert par des hommes si haut placés; et, ne tenant nul compte de mon propre mérite, mais bien du jugement d'autrui, je balançai pendant un certain temps pour savoir laquelle des deux offres je devais agréer. Dans le doute, j'adressai une lettre au cardinal Colonna pour lui demander conseil. Je reçus sa réponse le jour suivant, vers les trois heures, et d'après son avis je donnai la préférence à Rome sur toute autre ville, en raison de son autorité. Je partis donc, et quoique je fusse, comme ont coutume d'être les jeunes gens, très-bienveillant appréciateur de ma cause, je fus pourtant honteux de ne marcher que sous l'impulsion de mon propre jugement ou de celui des personnes qui m'avaient fait l'invitation.

Pourtant, si j'étais appelé, c'est qu'on m'avait jugé digne

d'un tel honneur. Je me dirigeai d'abord sur Naples, et je me présentai devant le grand roi et grand philosophe Robert, qui brilla tout autant par la culture des lettres que par l'éclat de sa couronne. C'est le seul roi ami de la science et de la vertu que notre siècle ait possédé. Le but de ma visite était de me soumettre à son jugement, quel qu'il fût. Je suis aujourd'hui émerveillé quand je pense comment et avec quelle grâce je fus reçu par lui, et vous, lecteur, si vous le saviez, vous en éprouveriez une égale surprise. Quand il sut pourquoi j'étais venu, il en ressentit une grande joie en pensant à ma haute marque de confiance, et peut-être aussi que de l'honneur que j'allais recevoir il en résulterait pour lui une certaine gloire, ayant été choisi parmi tous les hommes comme le juge le plus compétent. Après un long entretien sur divers sujets, je lui montrai mon poëme de l'*Africa*[1]. Il lui plut tant qu'il me demanda comme une grande faveur de lui en faire la dédicace. Pouvais-je ne pas y consentir? Il me fixa ensuite le jour pour mon examen, qui dura de midi jusqu'à la nuit, et qui se renouvela trois jours de suite, en raison de l'étendue des matières. A la fin du troisième, après avoir mis à l'épreuve mon ignorance, il me déclara digne de la couronne de laurier. Il me l'offrait lui-même à Naples, et, pour me la faire agréer, il y joignait les plus grandes instances. Mais mon amour pour Rome ne me permit pas d'accepter l'offre de ce grand roi. Me trouvant inflexible dans mon vouloir, il me donna des lettres et me fit accompagner près du sénat romain, tout en lui donnant publiquement connaissance du jugement qu'il avait porté sur moi, et qui fut alors conforme à celui de tant d'autres personnes et au mien en particulier. Maintenant je désapprouve et sa manière de voir et la mienne, et de tant d'autres en général. Son amitié pour moi et ma jeunesse eurent plus d'influence sur lui que l'amour de la

1. Pétrarque avait fondé une haute espérance de renommée sur l'avenir de ce poëme. Il le considérait comme son plus beau titre de gloire. Il n'en a pas été ainsi.

vérité. En conséquence, quoique indigne, mais plein de confiance dans le jugement porté, et quoique bien jeune encore de science, le 8 avril 1341 je reçus avec joie et au milieu d'une pompe considérable la couronne poétique. J'ai laissé écrites plusieurs lettres sur ce sujet, soit en vers, soit en prose. Cet honneur ne me donna point la science, mais il fit naître tant d'envieux autour de moi qu'il serait trop long d'en parler ici.

De Rome j'allai à Parme, où je passai quelque temps auprès du seigneur de Correggio. Pensant toujours à l'honneur de mon couronnement, j'avais tant à cœur de n'en point paraître indigne ! Parcourant un jour les collines environnantes, je passai la rivière Enza, sur le comté de Reggio, et je pénétrai dans la forêt dite Piana. Là je sentis renaître dans mon esprit la pensée de mon poëme interrompu de l'*Africa*. Mon ardeur, qui paraissait assoupie, s'enflamma de nouveau, et, reprenant la plume, j'écrivis beaucoup pendant cette journée. Chaque jour qui suivit, je produisis quelques nouveaux vers. De retour à Parme, j'achetai dans un lieu paisible et retiré une maison qui m'appartient encore, et je conduisis mon œuvre à terme avec une telle chaleur et en si peu de temps que j'en suis vraiment surpris.

De Parme j'allai de nouveau dans ma solitude près la source de la Sorgue. Plus tard, je fis un long séjour à Parme, Vérone, Milan, et, grâce à Dieu, je reçus partout l'accueil le plus chaleureux, plus que je n'en méritais. Depuis que ma réputation grandissait, j'étais prié et supplié par l'illustre seigneur de Carrara, homme qui n'eut point son semblable, de me rendre près de lui. J'y fus invité, pendant que j'étais au delà et en deçà des Alpes, soit par des envoyés, soit par lettres. Je cédai enfin à ses instances, voulant savoir ce que je pouvais gagner à l'amitié d'un homme si bon qui m'était inconnu. Je me rendis donc à Padoue sur les dernières années de ma vie. La réception que me fit ce personnage si noble fut telle que je l'assimilais à celle que les êtres bienheureux doivent recevoir dans le Ciel. Sachant que depuis mon enfance j'avais mené une vie cléricale, il me fit accorder un cano-

nicat à Padoue, voulant m'attacher plus fortement à lui et à la patrie; et, s'il eût vécu plus longtemps, je crois que j'aurais enfin mis un terme à mes voyages et à mes pérégrinations. Mais, hélas! rien ici-bas n'est durable, et, si l'on goûte quelque douceur, l'amertume ne tarde pas à se faire sentir. Deux ans étaient à peine révolus que Dieu en priva moi, la patrie et le monde, qu'il avait déjà quitté. Après sa mort, son fils hérita envers moi de son affection; mais il était jeune, et moi, qui étais si peu stable, je retournai encore une fois dans les Gaules, non pour voir ce que j'avais déjà vu tant de fois, mais pour tempérer mes ennuis par le changement de résidence. Je revins enfin à Padoue, et, soit à cause de l'âge, soit à cause de mes péchés, ou bien pour l'une et pour l'autre cause (c'est mon opinion), je fus malade pendant trois ans. La fièvre, qui me quittait rarement, fut un jour très-violente. Aussitôt je me vis entouré de médecins, les uns venus par ordre du fils Carrara, et d'autres parce qu'ils étaient mes amis. Après m'avoir adressé les nombreuses questions d'usage, ils conclurent que ma mort arriverait vers le milieu de la nuit, qui déjà était commencée. Vous voyez combien peu il me restait à vivre, si tous les radotages de nos Hippocrates avaient eu quelque raison d'être.

Par là s'est confirmée de plus en plus l'opinion que je m'étais depuis longtemps faite sur leur compte. Ils prétendirent que le seul moyen de me prolonger un peu l'existence était, par je ne sais quel artifice de leur invention, de m'empêcher de dormir; que je pourrais alors peut-être vivre jusqu'au point du jour. C'était payer bien cher un si chétif bénéfice, et me priver de sommeil dans l'état où j'étais, c'était bien presque un équivalent de la mort. On ne tint aucun compte de leurs prescriptions. Je priai instamment mes amis et j'ordonnai à mes serviteurs de ne rien faire sur mon corps de ce que les médecins avaient prescrit, et que, si quelque chose devait être fait, on fît tout l'opposé. Il en résulta que je passai la nuit dans le sommeil le plus doux et le plus profond, en tout semblable à la paisible mort, comme l'a dit Virgile. Le lendemain matin, étant revenus pour assister sans doute à mes